

Soldat Bleu

de Ralph Nelson

avec Peter Strauss, Candice Bergen, Donald Pleasence

V.O.S.T. - 1h52

SEMAINE WESTERN
DIMANCHE 27/04/2025 – 19h
LUNDI 28/04/2025 – 14h**Court métrage 5 mètres 80** de Nicolas Deveaux – Animation - 5'23 – France -2013

Un troupeau de girafes se lance dans un enchaînement de plongeurs acrobatiques de haut vol ! La grâce et l'élégance de la savane, tout en souplesse !

Anti-Western – Sébastien Chapuys – Critikat – 08/12/2009

Signé en 1970 d'un réalisateur tombé depuis dans un oubli relatif, *Soldat bleu* est réputé pour être l'un des westerns les plus sanglants de l'histoire du cinéma. En réalité, on a fait bien pire depuis, et les audaces graphiques et narratives du film ont plutôt mal vieilli. Reste un intéressant témoignage sur la féroce remise en question des mythes fondateurs américains auquel s'essayait courageusement le cinéma hollywoodien au tournant des années 1960 et 1970. (...) Passé quelques scènes d'exposition, le convoi sera attaqué par les Cheyennes. Seuls réchapperont de la tuerie la femme et Honus Gent, jeune soldat idéaliste et inexpérimenté – un « bleu » dans tous les sens du terme. La cohabitation difficile entre ces deux personnages mal assortis court sur une bonne heure de film, durant laquelle ils s'efforcent de regagner la civilisation. L'inversion des rôles sexuels, quoiqu'assez lourdement exploitée, reste savoureuse : autant Cresta est délurée et déterminée, autant Honus, pourtant censé la protéger, est timide et empoté. (...) Le discours du film est ainsi d'un féminisme assez audacieux, qui l'amène malheureusement à placer dans la bouche de Cresta des propos d'une lucidité politique exagérée, dont l'anachronisme est encore appuyé par l'interprétation sans nuances de Candice Bergen. Le film s'apparente à un dépucelage moral : celui d'un bon petit soldat par une presque Indienne qui se charge de lui ouvrir les yeux sur la brutalité de l'armée dans laquelle il s'est engagé. Après avoir été longuement prévenu par sa compagne que les Cheyennes ne font que se défendre contre la menace de leur extermination par l'Homme Blanc, l'incrédule Honus assistera au tristement fameux massacre de Sand Creek, pendant lequel un bataillon de la cavalerie américaine détruit un village d'Indiens pacifiques, en exterminant les sept cents habitants, femmes et enfants inclus. Un meurtre de masse qui bien sûr en rappelle un autre, alors tout frais dans les mémoires : en 1968, deux ans avant la sortie du film, les cinq cent habitants de Mỹ Lai, au Viêt-Nam, sont violés, torturés, fusillés, achevés à la grenade. Le récit de ce massacre par le magazine *Life* marqua profondément l'opinion publique américaine et favorisa l'essor du mouvement pacifiste. Ainsi, Ralph Nelson, cinéaste issu de la télévision, et spécialiste des pamphlets antiracistes (il dirige Sidney Poitier à plusieurs reprises), ne cherche pas seulement à poursuivre la réhabilitation de la figure de l'Indien entamée vingt ans plus tôt avec *La Flèche Brisée* et parachevée la même année par *Little Big Man* : son film témoigne surtout

du désenchantement politique et de l'indignation morale d'une partie de la population américaine face aux atrocités passées et présentes commises par son pays. Cette œuvre limite atteste cependant de la liberté dont jouissaient les cinéastes à l'époque du Nouvel Hollywood, période bénie où les producteurs hollywoodiens lâchèrent la bride et où les films, libérés du carcan du Code Hays purent rivaliser d'audace narrative et d'inventivité formelle.

Quand une horde de hyènes déchiquetait des Cheyennes

(iletaitunefoislecinema.com – Bastien Deroussent)

Ralph Nelson, réalisateur singulier mais néanmoins secondaire, souvent porté par ses scénaristes et acteurs, est, à l'instar de son contemporain Delmer Daves, dont il est proche thématiquement, l'auteur de quelques œuvres morales, profondément pacifistes, (*La Dernière bagarre* (*Soldier in the Rain*, 1963) avec Steve McQueen et *Le Lys des champs* (*Lilies of the Field*, 1963) avec Sidney Poitier ainsi que le malheureux *Tick... Tick... Tick et la violence explosa (...tick...tick...tick..., 1970)* avec Jim Brown et George Kennedy.

Du même acabit, *Soldat bleu*, pétri d'intentions personnelles sincères, accuse une réalisation sinusoïdale amoindrissant l'ensemble. Cependant, et c'est pour cela qu'il nous intéresse, *Soldat bleu* est un film parfaitement dans l'air du temps, comme un remarquable abrégé historique et cinématographique de la décennie 1970 qui s'ouvre. Sous l'administration Richard Nixon, diplomatie de la paix et de la Détente en pleine guerre du Viet Nam, à l'intérieur, renforcement de l'État providence et tentative de réconciliation nationale avec la mise en œuvre de mesures visant à la réduction des inégalités sociales et à la reconnaissance des minorités, amérindiennes notamment. D'autre part, activisme sensuel du *flower power* et dimension contre culturelle de la Nouvelle Vague dite *New Hollywood* emboîtant le pas de cette idéologie de la non-violence, profitant notamment de l'abolition du castrateur Code Hays en 1966 pour remettre en question les mythes fondateurs. Pour autant, *Soldat bleu* ne sera ni un film nixonien, ni un film hippie, mais bien une œuvre de miséricorde, presque déconnectée.

Librement adapté du roman *Arrow in the Sun* (1970) de Theodore Victor Olsen, le film remémore le massacre de Sand Creek, quand, le 29 novembre 1864, les premier et troisième régiments de la cavalerie du Colorado, cravachés par le colonel Chivington, disposaient de près de trois cents Cheyennes et Arapahos, en plus de se livrer à des atrocités tels que des viols et tortures sur femmes et enfants. Reproduisant le procédé scénaristique à l'œuvre dans *La Bataille de la Vallée du Diable* (*Duel at Diablo*, 1968), celui d'un personnage principal féminin ayant été en contact avec les deux cultures blanche et indienne, permettant ainsi leur confrontation, Ralph Nelson usera, pêle-mêle, des codes des genres du western, du *road movie* et, plus étonnant, de la *screwball comedy*, afin de revenir sur un épisode dramatique de l'histoire moderne des États-Unis. (...)

L'ambiguïté ressurgit, la seule vérité de *Soldat bleu*, c'est de renverser la table et d'interroger, par les mêmes principes cruels, les fondements d'une démocratie de la conquête bâtie sur un monceau d'atrocités. Nous sommes en 1970, en pleine tempête de revendications diverses et variées, le miroir du Viet Nam en filigrane, et cela a dû fonctionner.

Prochaines séances

SEMAINE WESTERN DU 24 AU 29 AVRIL